

IL FAUT POUSSER CE QUI TOMBE

VIVRE, OU RIEN



Le monde, ou rien. Voilà quelques semaines que nous sommes plongés dans l'ébullition de *la lutte*, ses coups de folies et son euphorie. Qu'importe qu'elle triomphe de cette loi. Elle n'est qu'un déclencheur, qu'une occasion, rien de plus. Le *statu quo* est tout aussi immonde. Ce qui se passe un peu partout est plutôt une manifestation d'une rage diffuse, d'une colère montante, d'un dégoût qui se généralise vis-à-vis de *ce monde* et ses avocats qui nous martèlent sans cesse, que non, vraiment, il n'y a pas d'alternative.

Lois sécuritaires, renforcement du pouvoir (et de l'armement) de la police, arrestations arbitraires et matraquage aveugle, la vieille logique du *gouvernement par la peur* est reprise avec un certain brio par ce gouvernement « socialiste ». Et les médias jouent parfaitement leur rôle, faisant planer une menace diffuse, pluridirectionnelle et omniprésente, implantant jour après jour la peur dans chaque conscience, avec une abnégation remarquable.

L'État s'appuie en effet sur un arsenal législatif dit « antiterroriste » toujours plus important, toujours plus total, censé nous « protéger » de la « menace djihadiste ». Mais qui peut se faire des illusions sur l'efficacité de mesures judiciaires sur un individu déterminé à mourir pour mener son action à terme ? En tout cas ceux qui nous gouvernent ne s'en font pas. L'antiterrorisme est un voile. La constitutionnalisation de mesures d'exception comme l'État d'urgence ou le renforcement des pouvoirs de la police a un but tout autre. Il s'agit bien, en réalité, de contenir, de contrôler, de maîtriser ceux qui refusent cet état de fait et font de ce refus un principe d'action en vue de faire émerger un autre monde. Ce sont bien ceux qui ont choisi de lutter contre le travail et contre l'État, contre le capitalisme et la pauvreté des existences qu'il génère qui sont *in fine* visés par ces dispositifs.

Si nous ne sommes pas organisés, si nos volontés ne se rejoignent pas toujours, ou pas au même moment, ce qui les terrifie est que la convergence se fasse soudainement, à la suite d'un événement quelconque. Non pas la convergence des luttes comme on peut l'entendre dans les cortèges syndicaux qui n'est qu'un simple agrégat de composantes disparates et conservatrices et qui est vouée à s'effondrer avec le mouvement, mais la *convergence des désirs*. Du désir de vivre un monde que l'on construira, que nous construisons déjà. Que dans ces moments de lutte se tissent des liens, naissent des amours, émergent des projets communs, se créent des communautés de résistance. Que ces désirs diffus, éparpillés, divers, se rencontrent au gré d'une assemblée étudiante un peu laborieuse, d'une occupation, d'une garde-à-vue ou d'un repas partagé et que ce désir d'être ensemble, d'imaginer ensemble, de faire ensemble devienne de plus en plus pressant. Voilà ce qu'ils craignent.

*

Nous qui désirons sans fin, nous voulons vivre pleinement, nous voulons vivre érotiquement. Nous sommes *Eros*, parce qu'il est comme nous pulsion de vie en même temps qu'amour, parce qu'il est comme nous révolte contre un monde de mort.

Nous voulons être amour, vivre l'amour, faire l'amour. Nous voulons jouir d'être *la vie* : fêter, imaginer, créer, rêver, voir, faire, être ensemble, vivre ensemble.

La vie est un flux, celui de se sentir soi-même, de sentir l'Autre et de sentir notre monde, s'éprouvant, s'épanouissant, s'accomplissant dans cette sensualité. Ce monde actuel, lui, pétrifie ce flux sous forme de marchandise-travail, il nous en dépossède au profit de *choses mortes* (marchandises, argent, capital) et d'une *vie fausse*, il réprime ce flux avec l'État, il manipule médiatiquement celui-ci, il est une réification, une aliénation, une mortification, une répression, une manipulation, une négation de *la vie*.

Nous n'en voulons plus, de ce monde, de son travail, de ses relations, de ses destructions, de sa misère existentielle, [et de son air réchauffé par l'épouvantable odeur d'œuf pourri de la marchandise en combustion]. La vie aujourd'hui n'est rien dans ce monde de mort, demain elle sera tout - et ce monde, mort.

Nous voulons construire autre chose qu'une cage. Nous voulons faire autre chose que travailler. Nous voulons vivre autre chose que cette survie, cette sous-vie. Nous voulons habiter

autre chose que ce taudis. Nous voulons aimer autrement que dans l'industrie pornographique. Nous voulons nous imaginer autrement qu'au travers de l'idéologie. Nous voulons être ensemble plutôt qu'être en guerre. Nous voulons créer autre chose que cette destruction. Nous voulons rêver d'autre chose que de ce cauchemar. Nous voulons échanger autre chose que de l'argent et des marchandises. Nous voulons faire croître autre chose que l'économie. Nous voulons faire société autrement qu'au travers du capitalisme. Nous voulons autre chose que ce monde, c'est-à-dire que de ce monde, d'aucune chose, nous voulons.

*

L'économie c'est la guerre, la guerre de tous contre tous. Dès tout petit, on nous pousse à suivre nos propres intérêts, dans le cadre posé par la société de marché, on nous fait croire que l'égoïsme est une catégorie ontologique, que la « nature humaine » est ainsi et que pour ne pas perdre il faut donc gagner. Dominer, écraser, maximiser, voilà les maîtres mots de l'entrepreneur de soi, de l'individu d'aujourd'hui qui veut survivre dans cette jungle concurrentielle. À travers le capitalisme, véritable société de l'économie, nos subjectivités se formatent dans un devenir-marchandise de la vie. Le capitalisme façonne des subjectivités à son image et selon sa logique : prédatrices, impitoyables, séparées-isolées l'une de l'autre, égoïstes, machiniques, calculatrices. Même si notre subjectivité vivante résiste tendanciellement à ce formatage, il n'en reste pas moins que notre subjectivité est un champ de bataille – et son résultat – entre une rationalité capitaliste et notre pulsion de vie. Pour que celle-ci triomphe, et elle est une condition préalable à une société vivante-émancipée, sachons que c'est uniquement dans une révolte de *la vie* qu'une telle subjectivité peut advenir. Les révoltes de *la vie* ont transformé, transforment, transformeront nos subjectivités, avant même que dans une société nouvelle, de nouvelles vies émergent de nouvelles subjectivités.

*

Notre vie ne tolère d'autre limite que celle de sa perpétuation comme *Jouir* personnel et collectif, c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de limite au *Jouir* de nos vies que celle où notre pulsion de vie se transforme en pulsion de mort, et où notre *Jouir* se renverse en *Souffrir*. La vie n'est pas une débauche, une barbarie, une folie ; c'est au contraire un équilibre entre une vie sur-réprimée, donc mortifiée, et une vie déchaînée, donc (auto)destructrice. La société dans laquelle nous vivons, au contraire, est une barbarie au sens où elle nous sur-réprime d'un côté tandis qu'elle nous pousse de l'autre à un déchaînement destructeur de soi et des Autres. Or notre société est justement une immense accumulation de surrépressions, souvent présentées de manière mensongère comme « naturelles » (travail), voire comme des « libérations » (guerre sportive, pornographie, Spectacle médiatique). La révolte de *la vie*, sans mortification ni pulsion de mort, est donc une révolte de l'énergie érotique, de la pulsion de vie, trop longtemps sur-réprimée, contre cette sur-répression, et sans devenir *pulsion de mort*.

Ne travaillez jamais

L'aggravement continu de *la crise* structurelle du capitalisme (en plus de sa financiarisation et sa gestion en faveur des actionnaires et du patronat), entraîne depuis plus de 40 ans une intensification et une précarisation continue du travail, avec d'un côté une masse croissante de chômeurs brisés par une société du travail *sans travail*, et de l'autre une organisation néocapitaliste du travail continuellement restructurée, exerçant une pression énorme sur ses salariés (jusqu'au harcèlement), organisant une guerre de tous contre tous au sein même de l'entreprise, et démultipliant ainsi isolement, haines, humiliations, stress, déformations physiques, accidents de travail, licenciements brutaux, dépression, *burn-out*, suicides. Le travail est d'ores et déjà une souffrance intolérable – mais ne l'est-il pas *structurellement* ? Nous souffrons de devoir quotidiennement nous vendre comme marchandise pour survivre, ou d'être dépréciés de ne pas être un esclave « rentable » du capitalisme. Nous souffrons de devoir obéir à des impératifs absurdes, avilissants, destructeurs. Nous souffrons de devoir exécuter ces impératifs dans des conditions éprouvantes, voire dangereuses. Nous souffrons de cette activité indifférenciée, absurde, destructrice. Nous souffrons d'être réduits à des *robots*, des machines, des esclaves. Nous souffrons d'être humiliés faute d'être des esclaves suffisamment « performants ». Nous souffrons de rentrer vidés, de ne pas pouvoir *vivre*. Nous souffrons d'être en guerre de tous contre tous avec nos semblables, d'être objet d'une haine envieuse ou d'envier haineusement quelqu'un d'autre. Nous souffrons d'être menacés d'élimination économique chaque seconde. Nous souffrons d'être dans une précarité permanente. Nous souffrons d'être traités de « capital humain », de « mauvaise graisse », de « facteur humain », de « bras cassés », d'« assistés », de « fainéants ». Nous souffrons d'être des soldats d'une guerre économique permanente, sacrifiés sur l'autel de la compétitivité, de la productivité et de la croissance, bref du capitalisme. Nous souffrons de souffrir seul, de devoir nous cacher notre souffrance, de nous mentir, de ne pas pouvoir parler de notre souffrance, de devoir cacher celle-ci aux autres. Nous souffrons qu'on nous mente, et qu'on se propose d'approfondir encore notre souffrance et notre servitude avec cette nouvelle réforme du travail. Nous souffrons de travailler, il n'y a pas de « souffrance au travail », travailler au sein du capitalisme c'est souffrir, il n'y a pas « *le travail* et ses souffrances », *le travail*, c'est *souffrance*. Cette loi n'est donc qu'un ultime approfondissement du travail comme souffrance et comme servitude.

*

Ne travaillez jamais signifie : ne vendez jamais votre vie, votre temps, votre activité, votre faire, comme marchandise, comme marchandise produisant d'autres marchandises et de l'argent, comme marchandise produisant un monde *de mort*.

Le travail est en effet, de par son essence même, l'activité non-libre, inhumaine, asociale. Le travail, c'est une dépossession de sa vie au profit d'une fonction machinique de production de marchandises et de valeur, c'est une vente de soi, de son existence, de son temps de vie, de

son activité, de son faire, comme marchandise. C'est un esclavage libre, libre au sens où on l'on peut refuser de travailler contrairement aux esclaves, mais comme on a été dépossédé de toute possibilité d'existence en-dehors du Marché, pour survivre, on doit travailler. Comme des esclaves, nous avons une compensation, eux en nature, nous en argent. Comme des esclaves, on nous envoie des forces de répression lorsqu'on se révolte. Qu'on vende des heures d'activité ou notre production soi-disant "autonome", qu'on soit salarié.e ou ubérisé.e, nous sommes réduits à des marchandises productrices de marchandises (qu'importe quelles marchandises, qu'importe comment, tant qu'elles rapportent). Notre labeur n'est pas une réponse qualitative à nos besoins particuliers (y compris collectifs), mais une production machinique de marchandises et d'argent, ou (auparavant) une acquisition machinique de savoirs formatés que l'on soit lycéen.ne ou étudiant.e. Avec ou sans proxénète, nous sommes tous des prostitué.e.s, nous vendons notre cerveau, nos muscles, notre sexe, qu'importe. Nous sommes des *robots* (travailleurs, en tchèque), des individus réduits à des machines productrices. Nous sommes soumis au capitalisme, ce Moloch insatiable, ce train aveugle et [hors de contrôle écrasant tout sur son passage. La pulsion de vie doit se défaire du travail, du capitalisme et de l'État, c'est d'une abolition et non d'une réforme qu'il s'agit.

Nous n'avons pas peur de cette société de travail sans travail, c'est cette société de travail sans travail qui a peur de nous.

*

Nous n'avons de toute façon pas d'autre choix que d'en finir avec *le capitalisme et son travail*, en raison même de la dynamique du capitalisme *en crise*. Chaque entreprise doit, en raison d'une saturation tendancielle des marchés et d'une compétition généralisée pour vendre ses marchandises, réduire ses coûts, donc substituer du « travail vivant » (des travailleurs) par des machines-robots. Cette élimination de « travail vivant » fait qu'il y a, par conséquent, une baisse *tendancielle* de la demande (hors-crédit) puisque ceux qui ne travaillent plus ont moins de revenus (comme ceux qui restent d'ailleurs). Depuis 40 ans de troisième révolution industrielle, avec l'introduction de l'informatique, de l'automatisation et de la robotique dans le processus productif, cette substitution structurelle et tendancielle du « travail vivant » (des travailleurs) par des machines-robots a pris une nouvelle dimension. La possibilité d'une substitution *complète* de certains pans du « travail vivant » par des machines-robots (caisses automatiques, robots-ouvriers, chaînes de montage entièrement automatisées...) provoque ainsi l'explosion du chômage technologique. Et ce chômage technologique, alimentant une baisse de demande solvable, donc une baisse tendancielle de la consommation, entraîne une saturation d'autant plus rapide des marchés, des crises de surproduction toujours plus fréquentes donc de nouvelles substitutions de « travail vivant » par des machines/robots, entraînant une nouvelle baisse de demande solvable, une nouvelle phase de crise, etc., et cela *ad nauseam*. La dynamique du capitalisme conduit donc à une éviction progressive du « travail vivant » du procès capitaliste : 10-15% de chômage aujourd'hui, plus de 47% en 2030 selon certaines projections. Et cette augmentation structurelle du « chômage technologique » s'effectue en parallèle, comme on le voit depuis plus de 50 ans, d'une intensification et d'une précarisation du « travail vivant » restant. Le devenir structurel du capitalisme, c'est donc une multiplication des phases de crise, une augmentation progressive du chômage technologique et une

intensification-précarisation du travail restant, jusqu'au chômage quasi-total, l'esclavage des derniers travailleurs et l'effondrement du capitalisme.

L'économie ne veut plus de nous, nous ne voulons plus d'elle. L'économie veut se débarrasser de nous, débarrassons-nous d'elle. Mort à l'économie !

La vie libérée

Le mouvement actuel d'opposition au projet de loi-travail a réveillé nos vies et nos rêves au nom d'un mauvais rêve de certains, il faut maintenant qu'elle s'attaque au cauchemar réalisé du *travail* et de sa crise. Il ne s'agit plus de lutter défensivement contre une loi en attendant qu'une prochaine phase de crise nous l'impose au nom du « réalisme économique », il faut combattre *offensivement* cette réalité économique de crise et en crise. Il ne faut plus mendier l'ajournement de l'inévitable au sein du capitalisme en crise, mais abolir celui-ci aujourd'hui. Le réformisme « progressiste » est mort, il n'y a plus qu'un sous-réformisme de cogestion de crise, seule une optique résolument *révolutionnaire* est désormais réaliste.

Nous savons toutes et tous que nos « mouvements sont faits pour mourir », et ce n'est pas grave. Si c'est en général un projet de loi rétrograde ou un évènement particulier comme une immolation ou une « bavure » policière qui vont servir de déclencheur à un mouvement de protestation et créer des communautés d'acteurs prêts à se battre contre un objet commun, le mouvement dépasse toujours son objet et c'est ce dépassement qu'il nous faut chercher.

Nous nous intéressons peu à la massification, les pétitions sont signées puis oubliées, les cortèges défilent et rentrent chez eux, les vitrines sont brisées puis réparées, les murs tagués puis nettoyés. Si la manifestation peut faire infléchir, si les grèves peuvent faire peur, si les émeutes peuvent être salutaires il nous faut nous saisir de ces moments particuliers que sont les situations insurrectionnelles pour nous rencontrer, nous constituer en communautés, en communautés de lutte, en communautés d'ami.e.s. Il nous faut créer. Il nous faut nous créer.

Un mouvement ouvre une brèche, crée une coupure temporelle, une rupture dans le déroulement linéaire de nos vies. Ces moments de « pause » nous conduisent à reconsidérer nos vies, à les saisir telles qu'elles sont et à les imaginer telles qu'on voudrait qu'elles soient. Ces brèches sont souvent l'occasion de rencontres, de densification des liens, de création de relations qui dépassent le seul intérêt stratégique. C'est sur la durabilité et la qualité de ces relations qu'il nous faut nous appuyer maintenant pour qu'émergent des communes, partout, tout le temps. Plus que des simples communautés de lutte ou de résistance qui, par définition n'existent que le temps de la lutte, bâtissons de véritables foyers d'insoumission, des points de fixation des colères et des désirs. Saisissons-nous d'appartements, de friches, de bocages,

saisissons-nous d'entrepôts, d'universités, de châteaux, transformons des sols bétonnés en jardins d'approvisionnement des luttes. Etablissons-nous sur les territoires et habitons-les et vivons-y le monde que l'on veut vivre.

*

Omnia sunt communia. Nous formerons ensemble des communes, comme celle de Paris de 1871, d'Aragon de 1936 et de Notre-Dame-des-Landes, des communes associées entre elles, des communes où nous ferons ensemble ce que nous voulons et *personnellement* ce que nous voulons, des communes où il y aura de commun ce qui aura été décidé comme tel et ce qu'il y aura de personnel aura été décidé comme tel, des communes où nous pourrons faire autre chose de nos vies que nous vendre comme marchandise, produire des marchandises et consommer des marchandises. Les habitant.e.s des communes plutôt "communisantes" feront ensemble ce qu'ils auront librement choisi de faire - en accord avec les possibilités du monde-de-la-vie -, et partageront en fonction des *besoins* de leurs membres leurs activités comme leurs produits (avec, en cas d'abondance insuffisante, une auto-régulation collective). Les communes plutôt "personnalisantes" seront peuplées de personnes faisant séparément ce qu'ils ont envie-besoin de faire, et partageront *après coup* sous forme d'une chaîne de dons *libres*. Désormais, dans l'une comme dans l'autre, nul ne sera obligé de vendre son cerveau, ses muscles ou son sexe. Les communes formeront entre elles une chaîne de dons, permettant une satisfaction de l'ensemble de leurs besoins tout en entretenant des relations d'amitié.

*

La vie s'épanouira dans une *vita contemplativa*, mais aussi dans une *vita activa*, où, au lieu de s'asservir au travail et au capitalisme, nous cultiverons des légumes et des fruits, nous construirons des maisons, tracerons des chemins, écrirons des histoires et des chansons, nous ferons ce qu'il nous plaira en même temps que ce qu'il nous faudra dans l'optique d'une poursuite de notre vie s'épanouissant, et non ce qu'une "demande" abstraite de marchandises exige. De nouvelles subjectivités émergeront de ces nouvelles vies, épanouies dans une diversité non-finie du *faire*.

Il n'y aura plus de gens seulement artistes au détriment de l'épanouissement artistique des autres et de leur propre épanouissement dans d'autres domaines, mais des gens qui, entre autres choses, feront de l'art. Nous ne voulons pas simplement rendre l'art commun à tous mais intégrer l'art à notre *faire*, à nos vies. Il n'y aura plus de sphère séparée du travail, mais une vie mêlant *vita activa* et *vita contemplativa*. Le temps sera celui de notre vie et de ses activités, non celui des montres et du travail. Il n'y aura pas de comptabilité, de mesure, de pointage, de productivité, de rendement, d'évaluation individuelle des performances.

Nous ré-apprendrons des savoirs-faire dont nous avons été dépossédés (et ce, à chaque génération, avec l'école comme enseignement de l'ignorance), nous saurons *tout faire* nous-mêmes (collectivement), après des siècles de prolétarisation réduisant l'activité productive à un nombre limités de gestes répétés *ad nauseam*.

*

Les communes formeront leurs propres "institutions", lesquelles seront "instituées" selon notre volonté collective et "désinstituées" lorsqu'elles ne nous conviendront plus. Les habitants des communes décideront collectivement, en assemblée, ce qu'il faut faire s'agissant des affaires *de tous*. Et s'il y a des décisions qu'il faut prendre au niveau d'une fédération (plus ou moins grande) de communes, c'est *du bas* que devra venir toute décision *finale*. Les communes aboliront donc *immédiatement* l'État, ce frère jumeau du capitalisme, cette structure de domination bureaucratique-militaro-policière, ce système d'extorsion. Il ne s'agit pas de réhabiliter *la politique* comme sphère séparée du reste de la société, puisque l'auto-organisation et l'auto-détermination sont le contraire même de l'État et de la politique. Il s'agit plutôt de redonner au politique sa temporalité originare, celle de la quotidienneté.

*

Il est évident que nos *communes* devront être au-delà des "genres" et des "races" constituées capitalistiquement. Les communes seront, ainsi, sans masculinité viriliste, celle du sujet capitaliste, insensible, impitoyable, suprémaciste, et sans féminité soumise, subordonnée, dissociée. Elles seront, de même, sans sujet "colonial", raciste, dominateur, exploiteur, et sans sujet "indigène", racisé, dominé, exploité. Les communes abolissent d'une seule traite prolétaires et capitalistes, sujet masculins et sujets féminins, (post)coloniaux et indigènes, loin de se contenter de l'affirmation du pôle dominé, lequel fut constitué au moment de l'émergence du capitalisme comme système d'exploitation, patriarcal et colonial.

*

Le monde, oui, mais pas *ce monde de mort*. Au niveau des infrastructures, nous détournerons ce qui est détournable pour en faire ce que nous aurons décidé d'en faire, nous détruirons ce qui n'est pas détournable (gigantesques usines, systèmes aéroportuaires et autres infrastructures *de mort*) dans une logique non-capitaliste (puisque une infrastructure résulte d'une logique matérielle découlant elle-même d'une logique sociale - et lorsque cette logique sociale est capitaliste, il en résulte une logique matérielle et donc une infrastructure *intrinsèquement capitaliste*). Au niveau des techniques, nous détournerons des techniques détournables, nous "détruirons" des techniques indétournables (bombes nucléaires, centrales nucléaires, etc.), nous re-découvrirons des techniques et des savoirs-faire, nous développerons des techniques et des savoirs-faire développés aux marges du capitalisme (permaculture), nous inventerons des techniques nouvelles découlant d'une forme de vie et de société nouvelles. Nous établirons un équilibre entre de gigantesques villes invivables, bétonnées et polluées, et des déserts ruraux, en transformant celles-ci en communes urbaines de taille humaine sans rupture avec une "campagne" environnante, et celles-là en communes "rurales" de centaines ou de milliers d'habitants. Il en résultera un univers matériel de techniques et d'infrastructures conviviales, autonomisantes, non-destructrices, et de communes de taille humaine. On ne s'en remettra donc pas à des méga-usines automatisées, où ce qu'on avait voulu abolir (travail, hiérarchie, spécialisation des activités, pollutions) se reconstituera.

Il est temps d'en finir avec *le travail*, avec l'économie, avec l'État, avant qu'ils en finissent avec nous. Ce sera notre monde, ou *rien*. Ce ne sera pas ce monde de mort, mais *la mort de ce monde*. Crevons cette société morbide, moderne, capitaliste, colonialiste-raciste, patriarcale, étatiste, hétéronome, hiérarchique, totalitaire. Créons une société vivante, nouvelle, non-marchande, égalitaire, libertaire, autonome, horizontale, plurielle. Créons une vie de *désir*, cette vie que nous *désirons*, que nous *décidons*. Créons des espaces-temps d'intersubjectivité, d'auto-organisation, d'insoumission.

Soyons résolus à ne pas mourir, et nous voilà *vivre*. L'histoire ne se fera pas sans nous, une fois encore. Ce sera notre histoire, cette fois.

Comité érotique révolutionnaire